Danièle Sallenave

Conversations conjugales

P.O.L

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Conversations conjugales

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

UN PRINTEMPS FROID, 1983
LA VIE FANTÔME, 1986
ADIEU, 1988

chez d'autres éditeurs

PAYSAGES DE RUINES AVEC PERSONNAGES, Flammarion, 1975
LE VOYAGE D'AMSTERDAM OU LES RÈGLES DE LA CONVERSATION, Flammarion, 1977
ROME, Autrement, 1986
LE DON DES MORTS, Gallimard, 1991
LE THÉÂTRE DES IDÉES, Gallimard, 1991
PASSAGES DE L'EST, Gallimard, 1991
VILLES ET VILLES, Des femmes, 1991
LE PRINCIPE DE RUINE, Gallimard, 1991
LETTRES MORTES, Michalon, 1995
LES PORTES DE GUBBIO, Hachette, 1980 / Gallimard, 1995
LES TROIS MINUTES DU DIABLE, Gallimard, 1994/1996
VIOL, Gallimard, 1997
L'AMAZONE DU GRAND DIEU, Bayard, 1997
À QUOI SERT LA LITTÉRATURE ?, Textuel, 1997
CARNETS DE ROUTE EN PALESTINE OCCUPÉE : GAZA-CISJORDANIE, NOVEMBRE 1997, Stock, 1998
D'AMOUR, Gallimard, 2002
NOS AMOURS DE LA FRANCE, en collaboration, Textuel, 2002

Extrait de la publication

Danièle Sallenave

Conversations conjugales

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Extrait de la publication

© P.O.L éditeur, 1987
ISBN : 2-86744-094-7

www.pol-editeur.fr

Extrait de la publication

1

A la maison, un soir vers neuf heures.

Elle Ce qu'il nous faudrait maintenant, c'est un chat.

Lui Pourquoi ? Parce que nous n'avons pas d'enfant ?

Elle Mais ça n'a rien à voir.

Lui Tu parles.

Elle Beaucoup de gens ont des chats et des chiens, des enfants et des chats.

Lui J'ai lu quelque chose là-dessus. Les chiens et les chats, les chats surtout, servent à compenser les déboires qu'on a dans l'éducation des enfants. Ce sont des enfants qui ne grandissent pas. Des enfants qui ne discutent pas. Des enfants qui restent éternellement soumis, éternellement dépendants. Par exemple, tiens, le ronron.

Elle Le ronron, comment, le ronron ?

Lui Eh bien, le type explique que le chat sauvage, le chat en liberté ne ronronne jamais. Il ne ronronne plus jamais, dès lors qu'il a quitté sa mère. Le chat domestique est un chat infantilisé.

Elle Ecoute, je vais te dire, ces histoires de psychanalyse de chat, je t'assure. *(Un temps.)* Ils ronronnent juste avant de mourir. Un vieux chat, tu vois, un vieux chat qui ne s'intéresse plus à rien, qui ne

joue plus, qui ne fait plus que manger et dormir. Un jour, il se met sous un canapé, sous une armoire, et il ne veut plus en sortir. Il ne mange plus, il n'ouvre plus les yeux. Et il ronronne, il ronronne. Je me souviens, il y en a eu un chez mes parents. On a fait venir le vétérinaire, il a dit, il n'y a plus rien à faire, c'est un signe, un signe clinique. Le lendemain, ou deux jours après, le chat était mort. Je me souviens, il sentait très mauvais.

Lui *(Après un temps.)* Eh bien, ça promet. *(Un silence.)* Et tu y as songé, quand nous partirons en vacances ? Et il fera ses griffes dans les rideaux, ou sur nos fauteuils de vieux cuir.

Elle De toute façon, ils sont fichus. *(Un moment de silence.)* Tu as sans doute raison. Mais ici, ce n'est pas une vraie maison.

Lui Attends un peu, nous venons juste d'arriver.

Elle Non, tant qu'il n'y aura pas de chat, ce ne sera pas une vraie maison.

Lui Tu ne voudrais pas aussi un grillon dans l'âtre ?

Elle *(Calme.)* Il y en a un chez Odette. L'autre jour, je l'ai très distinctement entendu dans la cuisine. Nous l'avons cherché partout, mais nous ne l'avons pas trouvé. Odette croyait que c'était un bruit dans le radiateur. *(Un temps.)* Mais c'est vrai. Dans une vraie maison, il y a un chat. Qui se promène, qui a ses parcours.

Lui Qui pisse partout, oui, pour marquer son territoire. Ce que tu appelles une maison, pour lui tu n'imagines pas ce que c'est. Un lieu sauvage, plein d'odeurs. Des odeurs qu'il affectionne, qui l'inspirent. Celles de la poubelle, celle du linge sale. Et qu'il défend contre les incursions des autres en pissant aux quatre coins. Régulièrement, quatre fois par jour, de peur que le parfum s'atténue.

Elle Ce que tu décris, c'est le comportement d'un

Extrait de la publication

mâle. D'un mâle entier. Nous, nous le ferons couper.

Lui Oh ! comme je le vois déjà ! Le gras minou, le gras eunuque ronronnant sur les genoux de Madame. Le gras eunuque essoufflé, pas même fichu de sauter sur un tabouret de cuisine.

Elle De toute façon ce sera une chatte.

Lui Coupée aussi, évidemment, pour éviter les accents mélodieux les nuits d'été sur le balcon.

Elle Une chatte, ça ne se coupe pas, ça s'opère. On lui retire juste ce qu'il faut, et ça ne lui manque pas du tout.

Lui Qu'est-ce que tu en sais ?

Elle Une jolie petite chatte grise, avec un museau fin, une chatte des chartreux. Ou encore, une tricolore, ce sont les plus jolies.

Lui Tricolore. Et qui chantera *la Marseillaise.*

Elle Arrête. Allez, dodo, il est tard.

Lui Je lui achèterai des souris, pour l'exercice. Ça mettra de la gaieté, de l'animation, puisque tu trouves la maison sinistre.

Elle Je n'ai jamais dit ça. Allez, viens, dodo.

Extrait de la publication

2

Dimanche matin, neuf heures.
Du soleil dehors. C'est l'hiver.

Elle *(Sur un ton plaintif.)* Non, pousse, pousse-toi, écoute ! Enlève tes jambes.

Lui *(Sans lever les yeux de son journal, il décrit de grands cercles avec ses jambes tendues.)* Mais arrête, arrête, tu ne vas pas nous fatiguer toute la matinée avec ça, arrête ! *(Doucement.)* Arrête, viens là.

Elle Non, laisse-moi finir. Regarde, je les vois d'ici, il y a des moutons partout et de la cendre de cigarette.

Lui C'est tes cheveux.

Elle Mes cheveux ? Range-toi, sois gentil, laisse-moi passer dessous.

Lui Oui, tes cheveux qui retiennent la poussière, regarde. *(Il saisit un cheveu entre ses doigts, un peu de poussière vient avec.)*

Elle Eh bien, c'est ça de fait.

(Le ronflement de l'aspirateur cesse. Elle se retourne, il vient d'arracher la prise.)

Elle Ah non, je t'en prie. Laisse-moi terminer, tu seras bien content quand ce sera propre.

Lui Moi ? Si tu savais comme je m'en moque. La saleté ne me gêne pas du tout.

Extrait de la publication

Elle Au contraire.

Lui Mais le bruit, oui.

Elle Eh bien, moi, elle me dérange. Je le fais pour moi, pas pour toi.

Lui Alors fais-le quand je ne suis pas là.

Elle C'est-à-dire ?

Lui L'après-midi, avant que je rentre, quand Madame revient vers trois heures et se vautre sur le canapé et me dit le soir, ah, je ne sais pas ce que j'ai, ah, je ne me sens pas en forme.

(Elle ne répond rien, et tout en sifflotant, déplace la table à grand fracas.)

Lui Tu vas rayer le parquet, soulève-la.

(Elle remet la table en place et va ouvrir la fenêtre.)

Lui Tu n'es pas folle ? Tu as vu le temps qu'il fait ?

Elle Ça sent le tabac.

Lui Qui est-ce qui fume ?

Elle Moi, et alors ? Ça n'est pas une raison pour dire que ça ne sent pas le tabac.

(Il est allé à la cuisine et revient avec une tasse de café.)

Lui Tu en veux ?

Elle Oui, merci. *(Elle boit.)* Merci, mon chou.

Lui Alors, c'est passé, ta folie ménagère, ton *furor domesticus ?*

Elle Tu sais, au fond ce n'est rien d'autre que de la gymnastique, c'est très bon.

Lui Très bon quand ça s'arrête.

Elle Oh, mais ça ne s'arrête pas du tout ! Ce matin, je vais faire la bibliothèque à fond, tu m'aides à descendre les livres.

Lui Pitié !

Extrait de la publication

3

Un après-midi. Une exposition de photographies.

Lui Celle-là, oui, celle-là. A la rigueur. Celle-là.
Elle Oh, ce n'est pas la seule. Regarde.
Lui Oui ? Là, je ne sais pas ce qu'il faut y voir, je la trouve sans intérêt.
Elle Peut-être ? Non, elle est drôle.
Lui Drôle ? Je n'aime pas l'humour en art, je ne sais même pas si ça existe.
Elle En revanche, voilà le genre que tu aimes, le genre morbide.
Lui Non, morbide, non, il y a même une lumière très gaie, ce n'est pas du tout morbide.
Elle Qu'est-ce qu'il te faut ? Et ça, ça n'est pas un corbillard, peut-être.
Lui Oui, certainement, on dirait, c'est possible, mais ce n'est pas le sujet.
Elle Et le mur d'en face, nous l'avons regardé ?
Lui Oui, en entrant.
Elle Mais nous ne sommes pas entrés de ce côté-là.
Lui Bien sûr que si.
Elle Bien sûr que non. *(Elle va voir et revient, souriante.)* C'est toi qui avais raison.
Lui Comme toujours.

Extrait de la publication

Elle Assez. Reviens les voir. *(Un temps.)* C'est vrai, elles sont bien, elles sont impressionnantes. J'avais vu en Afrique un ancien cimetière colonial, on dirait le même. Il y avait des noix sèches partout comme des crânes, avec de longs cheveux. *(Un temps.)* Tu arrives à lire ?

Lui Oui, deux dates : 1823-1881. Combien d'années ?

Elle Soixante, un peu moins, cinquante-huit, comme papa.

Lui Juste un tiret entre deux dates. Une vie.

Elle Ce n'est pas la meilleure de la série, je la trouve un peu plate.

Lui Que veux-tu. Une tombe aussi, c'est plat.

4

Un soir, dans leur chambre.

Lui Eteins.

Elle Attends, oui, attends, je finis juste.

Lui Eteins, viens, viens là. *(Il se serre contre elle dans le lit.)*

Elle Oh non, pas maintenant, je veux finir le chapitre.

Lui Tant pis pour toi, j'ai sommeil, tant pis.

Elle Tu ne peux pas attendre un peu ?

Lui Non, c'est maintenant ou jamais.

Elle Ecoute. *(Elle lit) :* « Il posa ses lèvres sur son épaule et ferma les yeux. Jamais elle n'avait été aussi loin de lui que maintenant qu'il la tenait dans ses bras. »

Lui Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? Et quel français ! « Que maintenant qu'il la tenait dans ses bras »...

Elle Ça n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est que c'est très vrai, très juste.

Lui Qu'est-ce qu'il y a de juste là-dedans ?

Elle Eh bien, qu'on se sente très loin de quelqu'un alors que... on est tout près... dans le même lit...

Lui Parfois ? Tu as connu ça, toi ?

Elle Parfaitement, pourquoi pas ? Et ce qu'on n'a pas

connu, on peut très bien l'imaginer.

Lui *(Bâillant.)* J'ai mis le réveil à six heures et demie.

Elle Ah non, pas six heures et demie.

Lui Tu oublies que demain je prends le train de huit heures.

Elle Si tu prends le train de huit heures, tu ne seras jamais prêt, alors... *(Un silence.)* Avec tout le temps que tu mets à te pomponner.

Lui Me pomponner ! Figure-toi que je dois me raser, tous les jours. D'ailleurs je vais me laisser pousser la barbe.

Elle Ah non ! Une barbe pleine de fils gris, comme André, ah quelle horreur.

Lui De fils gris ? Eh bien dis donc, je te remercie.

Elle Attends, je ne comprends rien à ce que je lis, tu m'interromps tout le temps.

Lui Ce que tu peux lire lentement. Un bouquin pareil, deux cents pages, moi, je l'aurais fini en deux heures.

Elle Evidemment, tu sautes des pages.

Lui Pas du tout, je ne saute rien.

Elle Tiens donc. Les descriptions.

Lui Oh évidemment, les descriptions. Allez maintenant, ça suffit, et à propos de sauter...

Elle Tu es vulgaire, tu es bête.

Extrait de la publication

5

Au petit déjeuner. Soleil dehors.

Lui C'est quoi, ça ?

Elle Du beurre.

Lui Du beurre. Ah ma chérie, ma chérie, c'est tout, sauf du beurre.

Elle C'est quoi ? J'ai jeté le papier, mais tu peux le voir. Du beurre normand même.

Lui Oui, ma chérie, oui c'est peut-être marqué sur le papier, je ne dis pas le contraire, mais je n'appelle pas ça pourtant du beurre.

Elle Tu l'appelles comment, alors ?

Lui Justement, je cherche. De la margarine, de la graisse, du saindoux.

Elle Il fallait le sortir plus tôt du frigidaire, ou le mettre dans le compartiment spécial.

Lui Ce n'est pas une question de frigidaire. Non, c'est le beurre lui-même qui...

Elle Ecoute, je ne vais tout de même pas aller te le chercher, ton beurre, en Normandie.

Lui En Charente, ma chérie, au moins en Charente, si tu te déplaces.
(Elle hausse les épaules.)
Ne hausse pas les épaules, ma chérie, je n'y peux

rien, ce n'est pas de ma faute. Et j'ai une horreur toute particulière pour cette chose bretonne pleine de grains de sel.

Elle Il n'y a pas de grains de sel, c'est du beurre doux.

Lui C'est le comble !

Elle Tu ne me crois pas ? *(Elle se lève et, pleine d'indignation, entreprend de fouiller la poubelle.)* Tiens, regarde !

Lui Tu sais, ma chérie s'ils mettent n'importe quoi dans le beurre, ils peuvent bien mettre n'importe quoi sur le papier.

Extrait de la publication

6

Minuit. Une seule lampe est allumée dans l'entrée. Ils l'éteignent avant de gagner leur chambre.

Lui Qui était-ce, ce type ? *(Il retire une de ses chaussures et regarde dedans.)* Ce qu'elles me font mal, c'est un supplice.

Elle C'est le talon. Toujours, avec les Bally.

Lui Non, ce n'est pas le talon, c'est sur le côté. C'était qui, ce type ?

Elle Je ne sais pas, je ne vois pas qui tu veux dire.

Lui Tu n'as pas remarqué ? Celui qui n'arrêtait pas de prendre des notes.

Elle Pendant le dîner ?

Lui Pendant le dîner et après. Il s'est éloigné un moment, j'ai cru qu'il voulait ses cigarettes et il est revenu avec un petit carnet de moleskine noire. Auparavant, il avait écrit sur un ticket de métro.

Elle Sur un ticket de métro ? Je n'ai pas remarqué.

Lui On ne voyait que ça. A un autre moment, il ne s'est pas gêné, il a carrément demandé à Alain de répéter.

Elle Et il a noté ?

Lui Tout de même pas, mais c'est tout juste, on voyait qu'il essayait de se mettre les choses dans la tête.

Elle Mais c'est incroyable.

Extrait de la publication

Ce couple n'est pas, en apparence, de ceux qui n'ont plus rien à se dire. Entre l'homme et la femme, la parole circule, vive, jamais plus animée que lorsqu'elle touche à des futilités : la qualité du beurre et d'une soirée, la manière d'accommoder les œufs. Menée sur un rythme vif, plus agressive souvent que tendre, la conversation aborde parfois des zones plus dangereuses : le mariage, la nature de leur union, l'amour, le désir. Mais un sûr instinct les pousse, l'un et l'autre, à s'en détourner rapidement.

C'est elle qui veut parler ; c'est elle qui pique l'autre et relance l'échange. Une inquiétude visiblement la mène. Mais dans l'usage qu'elle fait de la parole, il semble que quelque chose cherche non à se montrer, mais à se cacher ; non à se dire, mais à se taire. Seul le bruit des mots parvient à masquer ce qui, dans le silence, risquerait de se faire entendre : la vérité insupportable qu'entre eux l'amour a peut-être disparu.

9 782867 440946

11 €
921330-8
ISBN : 2-86744-094-7
09-2003
DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

Extrait de la publication